

Existe-t-il quelqu'un d'autre que Jean Berthier qui pourrait, en toute légitimité, revendiquer la qualité de « Peintre Jazz » ? Un titre équivalent à ce « Jazz Poet » dont se prévalait Jack Kerouac, avant de prendre 242 chorus sur Mexico City Blues... Jean Berthier a improvisé en compagnie de Jean-Louis Chautemps, de Jacky Samson, du quartette d'Henri Texier ; de concert avec Martial Solal, il a illustré Early Autumn et rencontré, en même temps que Francis Hofstein, le guitariste Gérard Marais. Tout cela est bel et bon mais n'a d'existence qu'en tant qu'épiphénomène : l'essence réside dans ce « feeling jazz » sous-jacent qui pousse Berthier à conduire son œuvre toujours plus loin, toujours ailleurs. Au coude à coude avec Louis Armstrong et Thelonious Monk, Duke Ellington et Charlie Parker.

Il faut, disait Jean-Louis Chautemps, « ne jamais oublier que, comme les plus grands jazzmen, Berthier pense vite ». Aujourd'hui il a choisi de pratiquer le collage, mode d'expression qui, tel un chorus expulsé dans l'instant, n'admet pas le repentir.

Berthier déchire, éparpille, recompose, amende, contredit les pages de cette presse du jazz dont il fait son miel. Titres éclatés, exaltés, masqués, déguisés que fouillent, tel des coups de baguettes sur une cymbale, les éclats de couleurs éclatantes, dispersés ou juxtaposés selon un ordre apparemment désinvolte, toujours irréfutable. Des visages aussi, des silhouettes, sont au rendez-vous. Pour d'insolites rencontres – un tout jeune Miles Davis sourit à ses doubles qui viennent de graver respectivement Kind of Blue et Tutu, Ella Fitzgerald croise Barney Wilen alors qu'Helen Merrill rêve à Bill Evans – d'improbables juxtapositions qui dans leur logique, composent une histoire rêvée du jazz ; Aussi belle que l'authentique. On ne saurait trop remercier Jean Berthier d'en avoir été le démiurge.

Alain Tercinet

La contemplation silencieuse chère à André Breton ne sied guère à Jean Berthier. Il lui faut le fracas des cymbales, la rondeur granitée des saxophones, l'éclat élégant d'une trompette, le velours de Billie Holiday, l'humour de Charlie Shavers, les envolées de Charlie Parker. Il lui faut la mise en pièces de la presse spécialisée, de ses images répétées et de ses couvertures glacées pour répondre aux jam-sessions fomentées par Norman Granz pour mêler noirs et blancs et porter dans les philharmonies la bonne parole du jazz.

Rythme Rich, Krupa, Young ou Catlett, Berthier déchire le papier, en disperse les morceaux effrangés, en trafique les formes, les couleurs, les lettres et les visages, joue la rencontre, l'association, la correspondance et met l'harmonie déhanchée de la musique sous la responsabilité de la peinture. Aux nuances des collages autrefois inspirés par la voix s'oppose la séduction brute, appuyée, presque agressive de compositions rapides et risquées où déboule comme en concert le ténor impérial de Coleman Hawkins tandis que pulse, souverain sous les yeux de Max Roach ou Sun Ra, le piano de Nat King Cole.

La geste est spontanée où le déchet se fait gemme et où Lester Young enchante l'œil quand Jean Berthier charme l'oreille. Ils ont la violence de leur tendresse pour expression et la pudeur de leur malheur pour dire le bonheur de la vie et tout donner, sans réserve.

Francis Hofstein